le Vieillard
ou
la Jeune
fille

LE VIEILLARD

ET

LA JEUNE FILLE,

COMEDIE-VAUDEVILLE,

Par MM. BRAZIER, MÉLESVILLE et CARMOUCHE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 8 MARS 1824.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.



PARIS,
CHEZ J-N. BARBA, LIBRAIRE,
EDITEUR DES ŒUVRES DE MM. PIGAULT-LEBRUN, PICARD, ET ALEX. DUVAL,
PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51, ET COUR DES FONTAINES, N°. 7.

1824.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DUBREUIL	M. LEPEINTRE.
Mme. GERTRUDE	Mme. BAROYER.
ESTELLE, sa fille	Mlle. Jenny VERTPRÉ.
ALFRED, neveu de Dubreuil	M. VICTOR.
NANETTE, servante de Mme. Gertrude	Mlle. ALDEGONDE.
FRANÇOIS, vieux domestique de Dubreuil	M. BRUNET.
UN GARÇON d'auberge	M. GEORGE.

La scène se passe à Nevers, dans l'auberge du Grand Monarque.

IMPRIMERIE DE HOCQUET.

LE VIEILLARD

ET LA JEUNE FILLE,

COMEDIE-VAUDEVILLE.

Le théâtre représente une salle commune aux voyageurs, deux portes à droite et deux à gauche avec les numéros 7, 8, 9 *et* 10, *au fond trois grandes fenêtres donnent sur la rue.*

SCÈNE PREMIÈRE.

DUBREUIL, FRANÇOIS, LE GARÇON.

DUBREUIL, *tenant un mémoire.*

Peste! il en coûte cher pour dîner à l'auberge du Grand Monarque. (*tirant sa bourse.*) Mais je ne veux pas disputer. (*donnant des pièces d'or.*) Tiens, mon garçon.

LE GARÇON.

Monsieur compte-t-il toujours partir cette nuit?

DUBREUIL.

Oui... certainement... commande les chevaux pour trois heures précises... et regarde s'il n'y a rien à raccommoder à ma voiture...

LE GARÇON.

Oh! vous pouvez être tranquille, monsieur, le charron est en train de l'examiner, il trouvera toujours quelque chose à y faire.

Il sort.

SCÈNE II.

DUBREUIL, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Ah çà ! monsieur, je ne suis pas questionneur de mon naturel, depuis trente-sept ans que je suis à votre service... je n'ai jamais ouvert la bouche que pour manger... mais je ne peux plus me taire... Comment !... vous, monsieur, qui borniez vos petites promenades journalières au Luxembourg, et qui, passé le pont des Arts, vous trouviez en pays étranger... vous prenez la poste tout à coup, et nous voilà depuis huit jours établis à Nevers.

DUBREUIL.

Le fait est que c'est le premier voyage de long cours que j'ai entrepris... mais c'est un secret, n'en dis rien; que penses-tu de Mme Gertrude Grandpré.

FRANÇOIS.

Notre voisine de la rue Jacob? qui est venue vous rejoindre ici avec sa fille?... Diable!... une tête et un caractère solides... il ne faudra pas que sa fille bronche devant elle.

DUBREUIL, *d'un air satisfait.*

Je le crois comme toi !.. je ne connaissais pas cette jeune personne jolie... gracieuse... soumise... et d'une candeur... d'une innocence... enfin, mon ami, elle a tout à fait gagné mon affection.

Air : *Vaudeville des Petits Savoyards.*

Sachant que cette bonne dame,
N'a pour tout bien que sa vertu,
Je suis riche et j'ai résolu,
Aujourd'hui, de prendre une femme.

FRANÇOIS.

Ah ! je devine maintenant;
Je suis fin, et la chose est claire,
Pour assurer le sort de cet enfant,
Vous allez épouser la mère.

DUBREUIL.

Hein? épouser la mère! que le diable t'emporte avec tes idées saugrenues... c'est la fille que j'épouse!...

FRANÇOIS, *étourdi.*

La... la... la fille!...

DUBREUIL.

Oui...oui... eh bien! quand tu ouvriras de grands yeux.

FRANÇOIS.

Dam! notre maître, vous n'avez donc pas vu son extrait baptistaire, ou bien vous avez perdu le vôtre... dix-sept ans, et vous soixante-deux!

DUBREUIL.

Ah! je te vois venir!... s'il avait été question d'une jeune personne élevée à Paris, au milieu des plaisirs, de la dissipation... je n'y aurais jamais songé, mais ici c'est bien différent... je me suis dit, je suis seul, l'âge arrive... les amis s'en vont... j'ai besoin de quelqu'un qui ne fasse pas comme eux.

Air : *A soixante ans, il ne faut pas remettre.*

Je le sais bien, quand il prend jeune femme,
On rit tout bas du destin d'un vieillard;
Nous vieillissons, mais il nous reste une âme;
Avec un mot, un soin, un tendre égard,
Pour plaire enfin, il n'est jamais trop tard.
De cet hymen qu'ici je vais conclure,
Quelques plaisans pourront médire un peu;
Mais, pourquoi donc s'en étonner, morbleu!
C'est vers le soir, aux jours de la froidure,
Qu'on a besoin de rallumer le feu.

FRANÇOIS, *entre ses dents.*

Rallumer le feu!

DUBREUIL.

Enfin, les bancs sont publiés, et cette nuit nous partons pour Moulins, où la noce se fera le plus secrètement possible; juge de mon bonheur, car je ne le dirais pas à tout autre, mais je crois vraiment que je suis amoureux fou.

FRANÇOIS, *à part.*

Pauvre cher homme! il s'était si bien conservé jusqu'à présent. (*Haut.*) Ah ça! et votre neveu? qu'est ce qu'il dit de ce mariage-là?

DUBREUIL.

Alfred? il n'en est pas encore instruit, tu sais bien qu'il est à Aix en Provence pour y faire son droit, et je suis sûr qu'il fait des merveilles là-bas.

FRANÇOIS.

C'est un si bon sujet, un si excellent cœur!

DUBREUIL.

Qui se mettrait au feu pour son vieil oncle, aussi il aura toujours la moitié de ma fortune. (*On entend du bruit.*) Mais j'entends ces dames, vîte, donne-moi un coup de brosse, rajuste ma coîffure, et laisse-nous.

FRANÇOIS.

Vous êtes bien. (*à part en s'en allant.*) Ça me fend le cœur; qu'est-ce qu'il avait besoin d'une femme, nous étions si heureux tous deux.

Il sort.

SCÈNE III.

DUBREUIL, Mme GERTRUDE, ESTELLE, NANETTE.

Mad GERTRUDE.

Enfin, nous voilà arrivées!

NANETTE, *portant des cartons.*

Dieux! faut-il des affutiaux quand on s' marie... (*Elle pose les cartons sur une table à droite du public.*)

Mad. GERTRUDE, *à Dubreuil qui s'avance.*

Ah! c'est vous, mon cher voisin?...

DUBREUIL.

Je vous attendais, je commençais même à être inquiet.

Mad. GERTRUDE.

C'est qu'on n'en finit pas chez ces marchands.

NANETTE, *revenant.*

Et puis le détour que j'avons fait pour éviter c' jeune monsieur qui nous suivait.

DUBREUIL, *inquiet.*

Un... un jeune homme?

Mad. GERTRUDE, *vivement.*

Qu'est-ce que vous dites, sotte que vous êtes?

DUBREUIL.

Mais permettez... elle parlait...

Mad. GERTRUDE.

Comme elle fait toujours... à tort et à travers... un jeune homme...

Air : *Ballet des Pierrots.*

Quand je suis à la promenade,
Si quelque jeune freluquet,
Ose me lancer une œillade,
Je le regarde, il disparaît.
De sa méprise il faut voir comme,
En fuyant, il se mord les doigts.
Ah! je vous réponds qu'un jeune homme
Ne me regarde pas deux fois!

DUBREUIL.

Mais je voudrais...

Mad. GERTRUDE, *l'interrompant.*

Asseyez-vous donc... comment, vous restez debout comme cela après votre dîner... Estelle, approche donc vîte ce fauteuil pour notre cher ami...

DUBREUIL.

Je suis très-bien... (*A Estelle.*) Mais vous, mon enfant, vous avez vu le jeune homme?

ESTELLE.

Moi, monsieur, je ne sais, je crois.

Mad. GERTRUDE.

Du tout, du tout, elle ne l'a pas vu, elle ne peut l'avoir vu...

DUBREUIL.

Et pourquoi donc?

Mad. GERTRUDE.

Parce que nous parlions de vous dans ce moment-là... et d'abord quand nous parlons de vous, ah! ma fille ne voit rien, n'entend plus rien autour d'elle... c'est qu'elle a pour vous un respect, une tendresse... N'est-ce pas, mon enfant?

ESTELLE, *avec un regard timide sur sa mère.*

M. Dubreuil est si bon, il est impossible de le connaître sans avoir pour lui l'affection et la reconnaissance qu'il mérite.

Mad. GERTRUDE, *à Dubreuil.*

Vous l'entendez...

DUBREUIL, *enchanté et lui baisant la main.*

Air : *Contredanse de Muller.*

Quel doux présage ! ah ! mon âme est ravie !

Mme GERTRUDE.

De son amour avez-vous pu douter ?

DUBREUIL.

Elle fera le bonheur de ma vie,
Ah ! par le sien puissai-je m'acquitter !
(*A* Mme *Gertrude.*)
Allons régler le contrat que je porte,
(*A Estelle.*)
Ma chère enfant ! je puis donc espérer ?...

Mme GERTRUDE.

Voyez ses yeux, le plaisir la transporte !

ESTELLE, *à Nanette.*

Bon, ils s'en vont. Ah ! je pourrai pleurer.

ENSEMBLE.

DUBREUIL.

Momens charmans ! mon âme en est ravie !
De son amour j'avais tort de douter ;
Elle fera le bonheur de ma vie,
Et par le sien j'espère m'acquitter !

Mme GERTRUDE.

Moment heureux ! mon âme en est ravie !
De son amour on ne peut pas douter.
Cet hymen-là va charmer votre vie,
Par son bouheur sachez vous acquitter !

ESTELLE.

Fatal hymen, du bonheur de ma vie,
En ce moment je ne puis plus douter ;
Obéissons puisqu'on me sacrifie,
A mon destin je ne puis résister !

NANETTE.

En vérité, c'est une barbarie !
A soixante ans, est-c' qu'on doit contracter ?
Pauvre vieillard ! puisqu'on la sacrifie,
Que d'accidens t'auras à supporter !

Dubreuil suit Mad. Gertrude dans sa chambre à droite.

SCÈNE IV.

ESTELLE, NANETTE.

NANETTE, *à mi-voix.*

Ah! nous v'là seules!...

ESTELLE.

Oui ; que voulais-tu donc me dire avec tes signes ?

NANETTE.

Il est ici.

ESTELLE.

Félix.

NANETTE.

C'est lui qui nous suivait.

ESTELLE, *troublée.*

Ah! mon Dieu! que veut-il? qui a pu l'engager à venir ?

NANETTE.

Pardine, c'est moi qui l'y ai fait écrire à Moulins.

ESTELLE.

Comment, tu as osé; mais c'est fort mal, Nanette.

NANETTE.

Tâchez donc de savoir un peu c' que vous voulez, c'est vous-même qui m'avez prié, à mains jointes, de l'instruire de vot' mariage, de vot' désespoir, et puis à présent...

ESTELLE.

Est-ce que je savais ce que je te disais ; tu n'aurais pas dû me croire. C'est toi qui es cause de tous mes chagrins ; car enfin, sans tes conseils, je n'aurais jamais eu la témérité, au milieu d'une pension dirigée par ma tante... de recevoir les lettres d'un jeune homme... de paraître la nuit à ma

fenêtre, d'écouter ses sermens, ses protestations... de l'aimer, enfin.

NANETTE.

En v'là d'une bonne, par exemple !

Air : *Hier encor j'aimais Adèle.*

Pourquoi m' parler d'un' manière aussi rude !
Ah ! c' n'est pas bien, je vous l' dis entre nous...
Me fair' des r'proch's, c'est de l'ingratitude !
Car, dans tout ça, j' n'ons travaillé qu' pour vous.
Lorsque pour vous, l' soir, j' faisais sentinelle,
Et qu' sous mon nez, c' jeune homm' vous envoyait
Des billets doux et des baisers, Mamzelle,
J' vous d'mande un peu quel plaisir ça m' faisait ?

ESTELLE.

C'est égal, tu as eu tort.

NANETTE.

C'est vous qui n'avez pas plus de courage que rien du tout, et qui vous laissez marier à un homme que vous n'aimez pas, sans oser souffler le mot.

ESTELLE.

Que veux-tu, ma pauvre Nanette, ni ma mère, ni ma tante, n'ont jamais cherché à s'attirer ma confiance... dès mon enfance, le mot le plus innocent, la pensée la plus naturelle étaient l'objet de leurs reproches... *Mamselle, on ne dit pas ces choses-là à sa mère... Mamselle, vous ne devez pas penser ci, vous ne devez pas penser ça...* Tout enfin, jusqu'à ma tendresse, était soumis aux règles de la convenance, et je n'ai plus eu d'autre ressource qu'une obéissance aveugle et craintive.

NANETTE.

Oh bien ! moi, j'aurai du courage pour vous... Ah çà ! not amoureux va venir...

ESTELLE.

Je ne le verrai pas, je ne dois pas.

NANETTE.

Eh ben ! sauvez-vous, car le v'là.

ESTELLE.

Ah ! mon Dieu !

SCÈNE V.

Les Mêmes, ALFRED.

ALFRED.

Ah ! je vous trouve enfin, chère Estelle!

ESTELLE, *avec crainte.*

Parlez bas, je vous en prie, ma mère est dans l'appartement à côté.

NANETTE.

Avec vot' rival... ils dressent l'contrat !

ALFRED.

Le contrat! Et c'est là ce que vous m'aviez promis cent fois ?

ESTELLE.

Félix, ne vous emportez pas.

NANETTE.

Oui, oui, monsieur, point de reproches, c'est trop commun... cherchons plutôt un moyen de rompre...

ALFRED.

J'y ai bien réfléchi, il n'y en a qu'un, c'est de tuer mon rival, et je m'en charge...

ESTELLE.

Comment, monsieur ?

NANETTE.

Non, non, ce brave homme, il ne faut pas le tuer.

ALFRED.

Oh ! je lui parlerai poliment, mais vous, ma chère amie, vous jurez de me seconder. Eh quoi! vous hésitez, vous ne m'aimez donc plus ?

ESTELLE, *les larmes aux yeux.*

Allons, il va me gronder aussi... lui... est-ce ma faute si je n'ai pas autant de fermeté que d'amour.

ALFRED.

Ah! pardonnez, chère Estelle, je vais voir ce rival, je puis bien lui dire que vous ne l'aimez pas.

ESTELLE.

Air : *du Calife de Bagdad.*

Que l'aveu que vous allez faire,
Par la prudence soit dicté ;
Mais, si la chose est nécessaire,
Dites-lui bien la vérité·
Dites-lui, comme de vous-même,
Qu'il en est un autre que j'aime ;
Que je meurs si je n'ai sa foi ;
Mais ne lui parlez pas de moi.

ALFRED.

Un mot encore, comment vous faire savoir le résultat de notre entrevue ?

NANETTE, *montrant la fenêtre du milieu, au fond.*

A minuit, trouvez-vous en bas de c'tte fenêtre.

ESTELLE.

Non, non, je ne veux pas.

NANETTE.

Quel sera le signal ?

ALFRED.

La romance qu'elle aime : le pauvre pélerin.

(*On entend appeler Estelle.*)

ESTELLE, *se sauvant avec Nanette.*

C'est la voix de ma mère !

NANETTE, *à Alfred.*

A minuit.

(*Elles sortent.*)

SCÈNE VI.

ALFRED, *seul.*

Chère Estelle ! attendons ce monsieur, il passera ici, sans doute, pour regagner son appartement, je vais le traiter... (*Il s'assied dans un fauteuil.*) Quel dommage que mon bon oncle ne soit pas ici... c'est un homme de tête qui arrangerait cela en un tour de main, mais impossible d'avoir recours à lui... après mon escapade... il me croit à Aix,

pâlissant sur les donations et les hypothèques, s'il savait que je suis resté à Moulins. Et quelles études j'y fesais!

Air : *Haïr est une folie.*

Fuyant la vieille méthode
Que l'on ne suit plus chez nous,
Malgré Thémis en courroux,
Je lisais mes billets doux,
Bien plus souvent que le code.
Beaucoup d'avocats, je croi,
N'auraient pas mieux fait que moi.
Ah! quelle étude chérie
D'oublier tous les latins,
Et près de femme jolie,
De passer ses examens.

Avec cela, j'ai très-bien fait de prendre le nom de mon camarade Félix, cela déroute. On vient, c'est sans doute mon rival. Ah! nous allons voir, je sens que ma fureur me reprend.

SCÈNE VII.

ALFRED, DUBREUIL.

(*Dubreuil ferme la porte et parle à Mad. Gertrude.*)

DUBREUIL, *le dos tourné.*

Bonsoir, madame. (*Il ferme la porte avec soin.*)

ALFRED, *le regardant.*

Quelle démarche!... quelle lenteur! (*Allant vivement à lui.*) Monsieur, je voudrais bien savoir... (*il l'envisage*) Dieux! mon oncle!

DUBREUIL.

Qu'est-ce que c'est? Alfred.

ALFRED, *très-troublé.*

Oui, oui, vous voyez. (*à part.*) Suis-je assez malheureux! c'est mon excellent oncle que je voulais tuer!...

DUBREUIL.

Comment, c'est toi? à Nevers, quand je te croyais à Aix!... (*à part*) Mon neveu, un jeune homme! près

d'Estelle, au moment de mon mariage... justement ce que je voulais éviter! (*haut*) Ah çà! et que viens-tu faire ici?

ALFRED, *balbutiant.*

Mon oncle, je suis parti, la diligence s'est arrêtée .. un accident, et comme je savais que vous étiez ici, c'est à dire, on m'avait appris à l'auberge que (*très vite.*) et alors je suis vîte accouru pour vous embrasser et vous témoigner toute la joie que j'ai de vous trouver en aussi bonne santé...

DUBREUIL.

Quel diable de galimatias?... mais tout cela ne m'apprend pas pourquoi tu as quitté Aix.

ALFRED.

Ah! j'ai profité des vacances.

DUBREUIL.

Des vacances... au milieu du mois de juin!

ALFRED.

Oui, mon oncle, des vacances extraordinaires, parce que j'ai déjà subi un examen...

DUBREUIL.

Je ne suis pas au courant... C'est possible!... Au surplus, mon ami, je suis enchanté de te voir... mais tu vas t'en aller sur-le-champ.

ALFRED.

Comment, mon oncle...

DUBREUIL.

Ce n'est pas honnête, je le sens..... mais je suis ici pour une affaire... dans laquelle je n'ai nul besoin de toi... ainsi tu me feras un sensible plaisir...

Pendant cette scène on a vû le jour baisser au travers des fenêtres du fond.

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, FRANÇOIS, *des lettres à la main et un bougeoir qu'il pose sur la table.*

FRANÇOIS.

Monsieur, voici vos lettres... Eh! mais, je ne me trompe pas... c'est M. Alfred! oh! vous arrivez bien à

propos !... j'ai justement un lettre timbrée d'Aix... nous allons entendre chanter vos louanges...

ALFRED, *avec inquiétude.*

Une lettre d'Aix ?

DUBREUIL, *la prenant et la décachetant.*

Ah ! oui, c'est sans doute du professeur à qui je t'avais recommandé... il me rend compte probablement de tes examens.

ALFRED, *à part.*

Ah ! mon Dieu. (*haut et vivement.*) Mon oncle, je ne veux pas vous gêner, je m'en vais.

DUBREUIL.

Un moment... puisque tu es en vacance...

ALFRED.

Non, je crains...

DUBREUIL, *ouvrant la lettre.*

Attends au moins que j'aie lu cette lettre, que je te donne tous les éloges que tu mérites. (*Il lit.*)

ALFRED, *à part.*

Je suis perdu !

DUBREUIL, *se récriant.*

Ah ! par exemple !...

FRANÇOIS, *se frottant les mains.*

Quand je vous disais qu'il vous étonnerait.

DUBREUIL, *furieux.*

Comment, monsieur, vous osez paraître devant moi !..

ALFRED.

Mon oncle !

FRANÇOIS.

Eh bien ! qu'avez-vous donc ?

DUBREUIL.

Ecoute, écoute ceci, c'est le professeur qui me répond !... « J'ai été fort surpris en recevant votre lettre, mon cher » ami, je n'ai point entendu parler de votre neveu, (*s'interrompant.*) Depuis sept mois qu'il est parti ! (*il lit.*) « J'ai » interrogé tout le monde, enfin un de ses amis, un de » nos élèves, nommé Félix, m'a confié que M. Alfred s'é» tait arrêté en chemin, pour une amourette. »

FRANÇOIS, *à part.*

Aie ! aie ! qu'est-ce que j'ai fait là ?

DUBREUIL, *à son neveu.*

Quoi ! monsieur, voilà donc comme vous trompez votre oncle... négliger votre état...

ALFRED, *confus.*

Mon oncle, si vous saviez...

DUBREUIL.

Et pour une amourette, encore !...

ALFRED, *vivement.*

Ah ! mon oncle, quelle expression !.. c'est l'attachement le plus vif, le plus profond.

DUBREUIL.

Diable !... il paraît que c'est sérieux ; eh bien ! écoute, je suis plus indulgent que tu ne crois ! je suis même dans une situation à ne pas me montrer trop sévère pour ces sortes de choses-là... quand nous serons à Paris... si la jeune personne est digne de toi, je te la ferai épouser, en vous donnant la moitié de ma fortune.

ALFRED, *lui sautant au cou.*

Ah ! mon oncle !

DUBREUIL.

Mais, pars sur-le-champ... je suis ici pour une affaire que ta présence pourrait faire manquer... et si cela arrivait, je crois que j'en mourrais de chagrin.

ALFRED, *frappé de ce mot.*

Que dites-vous ?

DUBREUIL.

Va, va, mon ami, occupe-toi de ta belle...

ALFRED, *à part.*

Il en mourrait. (*haut et tristement.*) Impossible, mon oncle... il ne m'est plus permis d'y prétendre... un autre...

DUBREUIL.

Ah ! ah !

ALFRED.

L'honneur m'ordonne d'y renoncer, et je saurai en faire le sacrifice.

DUBREUIL.

Ah ! si l'honneur... c'est différent... mais tu me conteras tout cela à Paris ; va, mon ami, pars.

ALFRED.

Oui, mon oncle.

DUBREUIL.

Surtout ne remets pas les pieds dans cette auberge.

ALFRED.

Non, mon oncle.

DUBREUIL.

Air : *Vaudeville des Roses.*

A partir sur-le-champ d'ici,
Pour plus d'un motif je t'invite;
Et te promets, mon cher ami,
De récompenser ta conduite.
Tu vas m'obéir?

ALFRED, *contraint.*

Avec grand plaisir ;
(*A part*) Mais elle saura, ce soir même,
Qu'à lui seul, ici,
Je pouvais ainsi
Céder celle que j'aime !...

ENSEMBLE.

DUBREUIL.

A partir, etc.

ALFRED.

A me congédier ainsi,
Je sais le motif qui l'invite.
Espérons que tous deux ici,
Me sauront gré de ma conduite.

FRANÇOIS.

A le congédier ainsi,
Je sais le motif qui l'invite ;
Il craint que le jeune homme, ici,
Ne désapprouve sa conduite

SCÈNE IX.

DUBREUIL, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, *s'essuyant les yeux.*

Pauvre jeune homme!... il m'attendrit...

DUBREUIL.

Moi aussi!... mais il a bien fait de s'en aller... l'honneur lui ordonne d'y renoncer... je me doute bien de ce que c'est... la famille veut marier la jeune personne à quelqu'un qu'elle n'aime pas... un vieillard peut-être... il y a des parens si aveugles, si ridicules.

FRANÇOIS.

On ne voit que ça.

DUBREUIL.

Et voilà trois personne malheureuses pour la vie.

FRANÇOIS.

Allons nous coucher, monsieur, je suis harassé...

DUBREUIL, *distrait.*

Oui... oui... écoute donc, François... je fais une réflexion, si Estelle était dans la même position; tout à l'heure, quand elle est rentrée chez sa mère, elle avait les yeux rouges... elle avait pleuré.

FRANÇOIS.

J'y avais déjà pensé.

DUBREUIL.

Eh bien! imbécille, pourquoi ne me le dis-tu pas; il faut que j'éclaircisse cela, que je l'interroge.

FRANÇOIS.

Demain matin, il sera bien temps.

DUBREUIL.

Non, non, je ne pourrais pas dormir avec cette idée-là... et je vais...

FRANÇOIS, *en colère.*

C'est ça, vous allez passer une nuit blanche... Je ne

vous donne pas huit jours... vous mourrez de vos agitations, et moi des contre-coups.

DUBREUIL, *qui a été près de la porte.*

Chut... chut... voici justement sa mère; va toujours préparer mes pantoufles, je te suis dans l'instant.

FRANÇOIS.

Allons. (*à part.*) Par exemple, si on m'attrappe à être amoureux passé huit heures du soir, il n'y a rien de bête comme ça. (*Il rentre dans sa chambre, à gauche.*)

SCÈNE X.

DUBREUIL, Mad. GERTRUDE, *sortant du numéro 7 avec des lettres à la main.*

Mad. GERTRUDE.

Garçon, la fille... c'est vous, mon cher gendre, comment vous n'êtes pas encore couché?

DUBREUIL.

Non, je réfléchissais.. mais, vous-même..

Mad. GERTRUDE.

Je viens d'écrire à mon beau-frère, et à quelques amis, pour leur faire part de l'heureux mariage....

DUBREUIL.

Ah! je voulais précisément vous parler... je vous avouerai que depuis quelques instans j'ai une idée qui me tracasse.

Mad. GERTRUDE.

Quoi donc?

DUBREUIL.

Certainement, je suis excessivement flatté de tout ce que votre charmante fille m'a dit par votre bouche; mais elle est très-soumise, très-obéissante... et je crains toujours qu'elle n'ait cédé, sans le dire, à l'autorité maternelle.

Mad. GERTRUDE.

Comment, monsieur, l'autorité! je n'ai jamais pensé à en faire usage.

DUBREUIL.

Ecoutez donc... elle est triste, rêveuse... ne serait-il pas possible qu'elle eût quelques chagrins... qu'une inclination secrète...

Mad. GERTRUDE, *vivement*.

Une inclination secrète!... Ah! l'horreur, ma fille... ma propre fille!... Estelle, je suis sûre qu'elle sera aussi indignée que moi... Ah! la voilà...

SCÈNE XI.

Les Mêmes, ESTELLE.

ESTELLE.

Qu'y a-t-il donc, ma mère?

Mad. GERTRUDE.

Viens, mon enfant, viens répondre à monsieur qui ose t'accuser...

DUBREUIL.

Mais je n'accuse personne... c'est une supposition.

Mad. GERTRUDE.

Si fait, monsieur, c'est l'affront le plus cruel que vous puissiez nous faire... oser supposer à ma fille une inclination secrète...

ESTELLE, *à part*.

Alfred aura tout découvert, c'est fait de moi... (*Haut à Dubreuil.*) Bien certainement, monsieur, tout ce qu'on a pu vous dire... n'est pas vrai, c'est une calomnie.

Air : *On dit que dans le mariage.*

C'est à tort que l'on me soupçonne,
Si je contracte ce lien,
Jamais je n'aimerai personne,
Monsieur, je vous le jure bien !
Non, je suis sans détour ;
Non, non, jamais d'amour !
Et je serai sage, j'espère,
Comme a promis (*bis*) ma mère.

Mad. GERTRUDE.

Eh bien !

DUBREUIL.

Un moment... Ecoutez-moi, Estelle, ceci est plus sérieux que vous ne pensez; le changement d'état qui s'apprête pour vous, ne vous coûte-t-il aucun regret?

Mad. GERTRUDE.

Comment voulez-vous qu'elle en éprouve, lorsque...

DUBREUIL, *impatienté.*

Pour Dieu, madame Gertrude, laissez-la répondre.

Mad. GERTRUDE.

Un mariage qui nous honore autant.

DUBREUIL.

Ah!...

Mad GERTRUDE.

Je me tais... je me tais...

DUBREUIL, *à Estelle.*

Eh bien! mon enfant?

ESTELLE.

Monsieur, ce que dit ma mère, je le dis aussi, en tout ce qu'elle commande, je lui obéirai ..

DUBREUIL.

Obéir... c'est très-bien, ma fille... mais enfin, vous êtes jeune... très-jeune... si vous ne trouvez pas en moi des qualités qui vous plaisent; ce que je veux avant tout, c'est qu'Estelle soit heureuse.

Mad. GERERUDE.

Mais comment ne le serait-elle pas?... Réponds donc.

ESTELLE.

Oui, monsieur, très-heureuse.

DUBREUIL

Et c'est librement que vous m'acceptez pour époux?

ESTELLE.

Librement.

Mad. GERTRUDE.

Sans doute, sans doute... Parle donc!

ESTELLE, *tremblante.*

Oh! oui, oui, monsieur, très-librement.

Mad. GERTRUDE.

Eh! mon Dieu, cela se voit de reste, car vraiment ce sont des questions à lui faire perdre la tête... Ne sait-elle pas que nous ne voulons tous que son bonheur.

ESTELLE, *elle se jette dans ses bras.*

Maman!

Mad. GERTRUDE.

Chère amie!

DUBREUIL.

Allons, allons, en voilà assez, si l'on nous surprenait pleurant comme des enfans... Je vois que nous serons tous heureux; mais il se fait tard.

SCÈNE XII.

Les Mêmes, NANETTE, *d'un côté*, *avec deux lumières*, FRANÇOIS, *de l'autre*, *avec son bougeoir.*

Air : *Allons prendre un peu de repos.*

TOUS.

Allons prendre un peu de repos.

NANETTE.

Mesdames, voici vos flambeaux.

FRANÇOIS.

Ah! ça, Monsieur, je vous en prie,
Il est onze heures et demie,
Et votre bonnet vous attend.

DUBREUIL ET Mme GERTRUDE.

Bon soir, bon soir, nous rentrons à l'instant.

DUBREUIL, *à Estelle.*

Bonne nuit, charmante amie.

(*A* Mme *Gertrude.*)

Ma voiture, au lever du jour,
Doit vous attendre dans la cour.

Mme GERTRUDE.

Mon gendre, je vous remercie.

FRANÇOIS.

Monsieur (*bis.*), dormons, je vous en prie.

NANETTE, *bas à Estelle.*

Oui, pour sortir plus librement,
J'ai fait un' bonne découverte.
Vous trouv'rez la p'tit' porte ouverte
D' ma chambre à votre appartement.

ESTELLE, *bas à Nanette.*

C'est impossible maintenant.
J'ai tout promis. (*bis.*)

DUBREUIL, *à Mme Gertrude.*

Ma chère amie,
Dormez bien cette nuit.

Mme GERTRUDE, ET ESTELLE.

Monsieur, je vous remercie.

FRANÇOIS, *presqu'endormi.*

Monsieur (*bis.*), dormons, je vous en prie.

ENSEMBLE.

DUBREUIL ET Mme GERTRUDE.

Il est bientôt minuit,
Retirons-nous sans bruit.

NANETTE.

Il est bientôt minuit,
Il va venir sans bruit.

ESTELLE.

Il est bientôt minuit,
Tout mon espoir s'enfuit.

FRANÇOIS.

Il est bientôt minuit,
Je vais rentrer sans bruit.

(*Les dames rentrent chez elles ; Nanette emporte les deux lumières.*)

SCÈNE XIII.

DUREUIL, FRANÇOIS, *son bougeoir à la main et dormant debout.*

DUBREUIL, *regardant Estelle sortir.*

Maintenant il ne peut plus y avoir le moindre doute, et je suis sûr de mon bonheur... Nous vois-tu, mon cher François, dans notre ménage.

FRANÇOIS, *s'éveillant.*

On y va.

DUBREUIL.

Eh bien! tu dors?...

FRANÇOIS.

Non, monsieur, je rêvais.

DUBREUIL.

Elle s'est prononcée, mon ami! elle n'a aucune autre inclination... aucun penchant qui puisse me donner la moindre inquiétude, c'est l'innocence, la candeur mêmes.

FRANÇOIS.

Eh bien! monsieur, allons dormir là-dessus.

DUBREUIL.

(*On entend un prélude.*) Hein! qu'est-ce que c'est que cela?

FRANÇOIS.

Quelque chanteur des rues qui va encore conspirer contre moi.

DUBREUIL.

Non, il joue trop bien .. Ah çà! est-ce qu'on donne des sérénades dans ce pays-ci... C'est sous cette fenêtre... si près de l'appartement d'Estelle, il n'y qu'elle de jeune femme dans cette auberge.

FRANÇOIS.

Allons, voilà la tête qui galoppe!

DUBREUIL, *l'arrêtant par le bras.*

Chut!... écoute!...

ALFRED, *chantant en dehors.*

Air : *Gentille fiancée.* (Fou de Péronne.)

Aimable Châtelaine,
Un jeune pélerin,
S'en va chantant sa peine,
Pour charmer le chemin.
Mais le froid va morfondre
Le pauvre troubadour;
Ici, pour lui répondre,
Ah! n'attends pas le jour.

(*L'orchestre joue la fin de l'air en sourdine pendant le dialogue qui suit.*)

DUBREUIL.

Ah! morbleu! s'il était possible, j'entends du bruit à cette porte. (*A François.*) Vîte, éteins cette lumière... Tiens-toi là près de moi, et qu'il ne t'échappe pas un seul mot.

FRANÇOIS, *souffle la lumière.*

Si vous croyez y voir plus clair comme ça.

DUBREUIL.

On ouvre ; tais-toi!...

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, NANETTE, *paraît d'abord, elle attire Estelle, qui paraît ne la suivre qu'avec répugnance. Il fait nuit.*

NANETTE.

Venez, mamzelle, tout le monde est couché.

ESTELLE.

Air : *Comme il m'aimait.*

Je meurs de peur ! (*bis.*)

FRANÇOIS, *à Dubreuil.*

Eh ! mais, je connais ce ramage?..

(*Dubreuil lui fait signe de se taire.*)

ESTELLE.

Si ma mère... ô ciel!... quel malheur!

NANETTE.

N'ayez pas peur. (*bis.*)

ESTELLE.

Il est en bas...

NANETTE.

Le grand dommage!...
Vous êtes au premier étage...
N'ayez pas peur.

DUBREUIL, *confondu.*

C'est Estelle!

NANETTE, *ouvrant la fenêtre.*

Etes-vous là?... le voici; parlez-lui donc, mamzelle.

DUBREUIL, *bas.*

Je suis anéanti!

ESTELLE, *à la fenêtre.*

Oui, c'est lui... ah! chère Nanette, prends bien garde, et si tu entends le moindre bruit. (*Ayant l'air de faire la conversation avec Alfred.*) Au nom du ciel! ne parlez pas si haut... si je suis venue, ce n'est que pour vous dire un dernier adieu. (*Ecoutant*) Un malheur?... hein? .. comment, je ne vous entends pas... parlez un peu plus haut... obligé de me fuir... vous ne pouvez m'expliquer?... un billet... (*On jette du dehors un papier attaché à une pierre sur le théâtre du côté de François.*) Eh bien! où est-il donc?

NANETTE, *cherchant.*

Il est tombé par ici, je crois.

DUBREUIL, *bas à François.*

De ton côté... avance doucement, tâche de le ramasser.

ESTELLE, *à la fenêtre.*

Eh! mon Dieu! il s'éloigne maintenant sans me dire un seul mot.

(*François en avançant rencontre une chaise et tombe avec elle.*)

FRANÇOIS.

Ouf!

NANÈTTE, *bas.*

Sauvons-nous, mamzelle.

ESTELLE. *d'une voix faible.*

Nous sommes perdues...

(*Elles rentrent précipitamment dans la chambre n° 8.*)

SCÈNE XV.

DUBREUIL, FRANÇOIS.

DUBREUIL.

Maladroit!

FRANÇOIS.

Dam, monsieur, on n'y voit goutte... mais c'est égal, j'ai la lettre... tenez...

DUBREUIL.

Vîte, de la lumière dans ma chambre; dépêche-toi donc...

FRANÇOIS.

Allons, nous voilà dans le coup de feu.

(*Il entre dans la chambre n° 9.*)

DUBREUIL, *seul.*

Dix-sept ans, et tant de hardiesse... au moment de se donner à un autre... et après m'avoir juré... il y a dequoi perdre la tête. Allons donc, François; ce misérable est d'une lenteur...

FRANÇOIS, *revenant avec de la lumière.*

Voilà, voilà... un peu de patience.

DUBREUIL, *regardant.*

Mon neveu... oui, c'est son écriture.

FRANÇOIS.

Votre neveu!... eh bien! c'est une consolation... ça ne sort pas de la famille!

DUBREUIL.

Le traître! cours vîte le chercher... non... attends, va réveiller la mère... non, elle en mourrait sur le coup! c'est à la perfide elle-même que je veux m'adresser... je veux l'accabler de reproches.. Non, non, je me connais, je ne pourrais pas supporter ses larmes... Eh bien! tu ne m'entends pas, vas donc ..

FRANÇOIS, *étourdi.*

Mais où, monsieur? vous voulez dix choses à la fois.

DUBREUIL.

Eh! non, c'est mon neveu, tu n'entends pas que c'est mon neveu, (*regardant le billet*) il est à l'auberge en face, cours vîte, s'il ne vient pas, je te chasse sans pitié... Ah! demande aussi les chevaux... fais avancer la voiture... je n'en puis plus... Eh! vas donc, bourreau!

FRANÇOIS

Ce st fini, la tête a déménagé!

Il sort en courant.

SCÈNE XVI.

DUBREUIL, *seul, furieux.*

Me tromper l'un et l'autre, s'aimer à mon insçu... et dire qu'elle m'épouse librement... Je sais bien que l'effroi que lui inspire sa mère... mais n'importe, c'est une trahison ; elle était si douce, si aimable à mes yeux ; je me promettais tant de bonheur ; n'ai-je pas des droits... oui, je l'épouserai, dès demain elle sera malheureuse, moi aussi... mais c'est égal, je me vengerai de ces ingrats! et puis qui sait, elle ne sera pas si malheureuse, j'ai été aimable, dans mon temps... si je puis seulement me rappeler... Chut... voici mon neveu, contenons-nous.

SCÈNE XVII.

DUBREUIL, ALFRED, *et ensuite* NANETTE *dans le fond.*

DUBREUIL.

Approchez, monsieur, approchez.

ALFRED, *à part.*

Je tremble qu'il ne sache quelque chose !... (*Haut.*) Mon oncle, c'est par votre ordre, car je n'aurais pas remis le pied dans cette maison.

DUBREUIL, *se remettant.*

Je n'en doute pas, mon ami; mais depuis ta visite, je me suis reproché de ne t'avoir pas confié le sujet qui m'a amené à Nevers ; tel que tu me vois, je vais me marier.

ALFRED, *troublé.*

Vous?

DUBREUIL.

Oui, tout est disposé... ma future est là... mais je t'avouerai que je ne suis pas sans inquiétude, je crois que l'on me trompe...

NANETTE, *dans le fond.*

Voyons donc si j' pourrons retrouver ce maudit billet... Ah! mon Dieu! (*Elle se masque d'un fauteuil et écoute.*)

ALFRED, *tres-embarrassé.*

Ah! vous croyez que l'on vous trompe?

DUBREUIL.

Oui, c'est une idée que j'ai, je soupçonne qu'elle a un amant qui cherche à lui parler, à la voir en secret, et je veux que tu m'aides à découvrir la vérité.

ALFRED.

Moi, mon oncle?

NANETTE, *à part.*

Son oncle!

DUBREUIL.

Oui, mon ami... tu vas faire l'amant, tu prendras le premier nom venu, celui de Félix par exemple.

ALFRED, *à part.*

Il sait tout!

DUBREUIL.

Tu chanteras à cette porte un petit air, c'est le signal convenu... il n'y a pas de danger qu'elle te reconnaisse. Vous serez au milieu de la nuit; tu lui parleras de ton amour comme si elle t'aimait depuis long temps... je serai là... j'entendrai sa réponse... et malheur à elle si en effet elle en aime un autre que moi!

NANETTE, *à part.*

Ah! quel complot abominable! courons vîte prévenir mamzelle. (*Elle rentre sans être aperçu.*)

ALFRED.

Mais, mon oncle, parler à d'amour une personne...

DUBREUIL.

Que l'on n'aime pas, veux-tu dire?.. suppose que tu l'aimes... à vingt ans, moi, j'aurais fait toutes les suppositions possibles dans ce genre-là... Allons, commence un petit air tendre... je vais cacher la lumière.

Il la place dans sa chambre.

ALFRED, *à part.*

Dieu! quelle situation! si Estelle m'entend, elle reviendra, et son amour peut la trahir.

DUBREUIL.

Eh bien ! y sommes-nous ?

ALFRED.

Mon oncle ?

DUBREUIL.

Je le veux, obéissez.

ALFRED.

Allons, puisqu'il le faut... (*A part.*) Pourvu qu'Estelle me comprenne. (*Il chante à demi-voix.*)

Dans ce bocage solitaire,
Ah ! fillettes ! ne venez pas,
Ne venez pas...

DUBREUIL, *l'interrompant.*

Quelle diable de chanson vas-tu choisir là.... est-ce que tu crois qu'on fait venir quelqu'un en lui disant :

Ne venez prs, ne venez pas.

Chante donc quelque chose de plus gentil, de plus engageant... par exemple :

Aimable Châtelaine !

ALFRED, *d'un air suppliant.*

Ah ! mon cher oncle !

DUBREUIL.

Et surtout chante plus haut.

ALFRED.

Mais si j'allais réveiller sa mère.

DUBREUIL, *d'un air de bonhomie.*

Ah ! tu sais donc qu'il y a une mère ?

ALFRED, *se reprenant.*

Moi, mon oncle...

DUBREUIL.

Je ne croyais pas te l'avoir dit... au surplus, tu as raison... parce qu'il y en a toujours... mais la mère dort bien... sois tranquille, je réponds de tout... chante, mon garçon.

ALFRED, *prenant son parti.*

Il n'y a pas moyen de l'échapper. (*Il chante.*)

Aimable Châtelaine,
Un jeune pélerin...

DUBREUIL, *bas.*

Qu'est-ce que te disais... la porte s'ouvre... songe bien à ce que je t'ai recommandé... pas un mot qui puisse lui faire soupçonner que je suis là... soyez vif, soyez aimable...

ALFRED.

Mais, mon oncle...

DUBREUIL.

Soyez aimable, monsieur, ou je vous déshérite...

Il se place derrière lui.

ALFRED, *à part.*

Ah! si ce n'était que sa fortune...

SCÈNE XVIII.

Les Mêmes, ESTELLE *s'avançant.*

ESTELLE, *à part.*

J'ai tort, sans doute, de suivre les conseils de Nanette; c'est si mal de mentir, mais elle dit que c'est le seul moyen d'éviter la colère de ma mère; M. Dubreuil est là avec lui, il m'écoute, avançons.

ALFRED, *à part.*

Et aucun moyen de la prévenir du piége.

ESTELLE, *à voix basse.*

Est-ce vous, Félix?

ALFRED, *embarrassé et regardant souvent son oncle.*

Oui... c'est moi... je voulais...

ESTELLE.

Pourquoi êtes-vous venu? votre présence ne peut que me rappeler mes torts... la faiblesse que j'ai eue de vous aimer sans l'aveu de ma mère...

DUBREUIL, *à part.*

Cela commence bien.

ALFRED.

Ah ! croyez que si je n'y avais été forcé...

DUBREUIL, *pas et le poussant.*

Tais toi donc, ce n'est pas ça...

ALFRED.

Je voulais dire que notre amour...

ESTELLE.

Félix, il n'y faut pas penser, nous étions moins coupables que nous ne le pensions.

ALFRED.

Comment ?

ESTELLE.

Ne vous fâchez pas, je vous en prie, j'ai découvert que je vous aimais beaucoup moins que je ne le croyais.

Air : *J'étais au fond d'un vert boccage.*

Par devoir je viens vous instruire,
De l'erreur, hélas ! où j'étais ;
A seize ans, pour rien on soupire,
J'avais cru que je vous aimais ;
Mais la raison et me guide et m'inspire !

ALFRED, *s'oubliant.*

Comment ? ô ciel ! pour payer mon martyre,
Vous me trahissez en ce jour,
Quand je vous aime sans retour ?

ESTELLE, *qui lui a fait inutilement des signes.*

Monsieur, ici, je dois le dire :
Vous n'entendez rien à l'amour.

ALFRED, *avec jalousie.*

C'est affreux, mademoiselle, après tous vos sermens, vos protestations, lorsque vous m'avez juré mille fois que vous détestiez celui qu'on voulait vous faire épouser.

ESTELLE, *à part.*

Ah ! mon Dieu, il se perd.

DUBREUIL, *bas.*

Eh bien ! eh bien ! tu prends trop chaudement mes intérêts.

ALFRED, *hors de lui.*

Au surplus, mademoiselle, je n'aurai pas grand peine à prendre mon parti.

ESTELLE, *avec dépit aussi.*

Oh! je n'en doute pas, monsieur.

ALFRED, *s'échauffant.*

C'est même le plus grand plaisir que vous puissiez me faire...

ESTELLE, *les larmes aux yeux.*

Et moi donc, si vous croyez que j'en aie le moindre regret.

ALFRED.

Une volage!

ESTELLE.

Un infidèle, un ingrat!

Air : *Dans cet asyle pur et tranquille.* (Eaux du Mont-d'Or.)

Non, } pour la vie,
Oui, }
Je vous oublie!
Plus d'amours,
Adieu pour toujours.
Je me dégage,
Cœur trop volage,
Pour jamais, } *bis.*
Enfin, je vous hais. }

DUBREUIL, *se mettant entr'eux.*

Eh! mes amis! c'est assez de colère!
Je suis content; calmez ces fureurs-là.
Voyez un peu quel est mon ministère,
Je suis forcé de mettre le holà!...

ENSEMBLE.

ALFRED ET ESTELLE.

Oui, pour la vie, etc.

DUBREUIL.

Quelle furie!
Que tout s'oublie...
En ce jour,
C'est par trop d'amour!

Calmons l'orage,
Plus de tapage,
Et je vais rétablir la paix !

ALFRED et ESTELLE, *criant et pleurant.*

C'est une horreur! une abomination!

SCÈNE XIX.

Les Mêmes, MADAME GERTRUDE, NANETTE, FRANÇOIS. *Ils ont chacun une lumière à la main et entrent par des portes différentes, les deux jeunes gens sont confus.*

FRANÇOIS.

Quel tintamarre!...

NANETTE, *accourant.*

Ah! mon Dieu, que s'est-il donc passé?

Mad. GERTRUDE.

Est-ce la voiture? me voilà, me voilà. (*apercevant Alfred*) Que vois-je, un jeune homme?

DUBREUIL, *la prenant par la main.*

C'est mon neveu qui vient d'arriver tout juste pour me servir de témoin.

Mad. GERTRUDE.

Votre neveu... je ne savais pas que vous en eussiez... Comment donc... un jeune homme de la physionomie la plus heureuse .. Monsieur, j'ai bien l'honneur... puisque monsieur est du voyage, et que la voiture est prête, je ne vois pas ce qui nous empêche...

DUBREUIL.

Une simple formalité; c'est qu'il faut vous dire, ma chère voisine, que mon neveu, qui est très-scrupuleux sur les mariages, prétend qu'il est impossible que mademoiselle m'ait choisi de son pur mouvement.

ALFRED.

Mon oncle!

DUBREUIL.

Il croit qu'on a forcé son inclination, qu'on lui a arraché le *oui* fatal, comme si nous étions capables... comme il représente ma famille, je ne serais pas fâché que mademoiselle répétât devant lui...

Mad. GERTRUDE.

Comment, monsieur, encore !...

DUBREUIL.

Non pas pour moi, je sais maintenant à quoi m'en tenir, mais pour monsieur mon neveu, qui est un entêté et que je veux convaincre de mon empire sur le beau sexe.

Mad. GERTRUDE.

En vérité, monsieur, voilà bien l'idée la plus ridicule... n'importe, il faut vous contenter... Parlez, Estelle. (*Elle la fait passer à la gauche de Dubreuil.*)

ESTELLE.

Je vous l'ai dit, monsieur, j'obéirai à ma mère.

DUBREUIL.

Eh bien ! décidément vous m'acceptez pour époux ?

ESTELLE, *jette les yeux sur Alfred, les baisse et répond avec effort.*

Oui, monsieur.

Mad. GERTRUDE, *triomphant.*

Eh bien ! monsieur ?

DUBREUIL.

Eh bien ! madame,... c'est donc à moi de dire *non* pour tous deux !

TOUS.

Non !

Mad. GERTRUDE.

Quoi ! monsieur...

DUBREUIL, *lui montrant sa fille.*

Regardez-la... voyez son trouble, son effroi.. ses yeux noyés de larmes, tout cela ne vous dit rien, vous... vous, sa mère, cela ne vous apprend pas que le cœur a dit *non* ?...

MAD. GERTRUDE.

Vous pourriez supposer.

DUBREUIL.

Eh! madame, je ne suppose plus... je sais tout, ces deux enfans s'aimaient, s'adoraient depuis long-temps, votre fille s'immolait à votre volonté; mon neveu, brave garçon, se sacrifiait au repos de son oncle; mais j'ai découvert à temps mon erreur, malheur à ceux qui le savent trop tard!

MAD. GERTRUDE.

Est-il possible... ils s'aimaient... Ah! grand Dieu! après l'éducation que je lui ai donnée!...

DUBREUIL.

Eh! morbleu, ne parlez pas de cette éducation qui la perdait... au lieu d'obtenir la confiance de votre fille, vous l'avez réduite à chercher les conseils des valets, des servantes; elle est douce, bien née, et grâce à vous, elle apprenait déjà à tromper sa mère; à déguiser la vérité... et voilà ce qu'on ose appeler bien élever les enfans; on leur enseigne à démentir les sentimens les plus innocens... Pourvu qu'une jeune fille feigne de détester ce qu'elle désire le plus, pourvu qu'elle se prête à prononcer, quand on le lui ordonne, un *oui* parjure, origine de tant de scandales.. il est convenu qu'elle est bien élevée, et on appelle une bonne éducation, celle que lui enseigne l'astuce et le silence d'un esclave.

MAD. GERTRUDE, *sanglottant.*

Ah? monsieur, quels reproches!

DUBREUIL.

Allons, allons, il ne s'agit pas de pleurer, croyez-vous que je ne sois pas là pour tout réparer...

Air : *Dis-moi, mon vieux, dis-moi.*

Oui, je voulais femme jeune et jolie,
Qu'allais-je faire? hélas! pauvre vieillard!
Il était temps, j'ai connu ma folie :
Malheur à ceux qui la savent trop tard!
Femmes, je vois qu'au déclin de notre âge,
Il ne faut plus rechercher votre main,
Que pour s'appuyer en voyage,
Et nous mener jusqu'au bout du chemin.

ALFRED, *sautant à son cou.*

Mon cher oncle !

NANETTE.

Ah! l'honnête homme qu' ça fait!...

Mad. GERTRUDE, *l'embrassant.*

Si j'avais su cela... sois heureuse, chère enfant!

ESTELLE, *embrassant sa mère.*

Ma mère!... ah! monsieur, que vous êtes bon... je pourrai donc vous aimer comme je le désirais.

DUBREUIL, *la serrant dans ses bras.*

Oui, ma fille, tu m'aimeras comme un ami, comme un père, c'est là le nom qui me convient, et ce que je veux toujours être pour toi... Ah çà! tout est disposé pour la noce, à Moulins... il n'y aura rien de changé... nous partirons demain...

ALFRED.

Mon oncle, puisque la voiture est prête, si nous partions tout de suite?...

DUBREUIL.

Du tout, monsieur, du tout... maintenant que je ne me marie plus... je veux dormir...

FRANÇOIS, *reprenant son bougeoir.*

Ça vous vaudra mieux, monsieur, et à moi aussi.

VAUDEVILLE.

ALFRED.

Air : *Craignant pour l'objet.*

N'oubliez pas, ma chère amie,
Quand on nous unit aujourd'hui,
Qu'une seule fois, dans sa vie,
Jeune fille doit dire : oui.

Mais, lorsqu'elle est dans son ménage,
Ce mot-là n'est plus de saison;
Pour demeurer heureuse et sage,
Femme doit toujours dire : non.

Mme GERTRUDE.

J'eus toujours un bon caractère,
On m'offrit un premier mari;
J'étais jeune, j'étais légère,
En baissant les yeux je dis : oui.
Pour le second, ce fut de même;
Aujourd'hui, j'ai de la raison;
Et s'il en venait un troisième,
Ma foi, je ne dirais pas : non.

NANETTE.

Ma petit' cousine, la blonde,
N'a pas pu trouver un parti;
Parc' que dans l' village, à la ronde,
Ell' disait : non; elle disait : oui.
Je n' sais pas si j' savons m'y prendre;
Mais; partout comme dans not' canton,
J'avons des amoureux à r'vendre,
Parc' que je n' dis ni oui, ni non.

DUBREUIL, *à* Mme *Gertrude.*

J'ai pris le parti le plus sage,
Et je me résigne à mon sort;
Car, avec femme de son âge,
Nous n'eussions pas été d'accord.
L'amour nous aurait fait la guerre,
J'aurais vu ce joli tendron,
Dire toujours oui, pour me plaire,
Et j'aurais trop souvent dit : non.

ESTELLE.

Si l'on vous dit, en confidence :
Cet ouvrage est-il fort joli?

Entre nous, Messieurs, moi, je pense
Qu'ici vous ne direz pas oui.
Mais si l'on dit : Ça peut-il plaire ?
A voir une fois, est-ce bon !
Auteurs, Acteurs, chacun espère,
Qu'ici vous ne direz pas : non.

FIN.

